

Dans son auto biographie, « Ma vie, souvenirs, rêves et pensées », éditée en 1962, Jung expose sa théorie du transgénérationnel et insiste sur les liens qui se tissent entre les vivants, les morts, les ancêtres et les esprits. À travers les phénomènes parapsychologiques qui jalonnent sa vie, son arbre généalogique, ses nombreux rêves et ceux de ses patients, il élabore ses idées sur la vie après la mort, non plus en fonction de sa capacité de raisonner, mais celle de « fabuler », c'est-à-dire de prêter une oreille attentive aux étranges mythes de l'âme. Pouvoir ainsi « mythologiser » représente pour lui une activité vitale salutaire ».

Dans cet exposé, je partirai d'une définition de l'inconscient collectif que Jung a empruntée à une croyance australienne. Elle apparaît dès 1948, dans « Psychologie et spiritisme » : « L'inconscient est, selon les conceptions les plus anciennes, le royaume du rêve et aussi celui des morts et des ancêtres. L'inconscient semble effectivement... constituer une forme de l'existence relativement indépendante des limitations de l'espace et du temps... La psyché inconsciente a une extension dont nous ignorons l'ampleur, et elle est probablement porteuse d'un sens plus vaste que celui de la conscience ».

Vingt ans plus tard, dans ses mémoires, Jung reprend la même formule : « Pays des morts et des ancêtres ». Cette définition originale de l'inconscient ne se retrouve pas dans ses autres écrits théoriques. En effet, au cours de sa carrière, il est partagé entre les exigences de sa formation scientifique et les turbulences de sa vie inconsciente. Même quand il s'intéresse à l'occultisme, il montre les réserves d'un homme de science.

Dans sa thèse : « Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes » (1902) et dans « Fondements psychologiques de la croyance aux esprits » (1928), il définit les phénomènes parapsychologiques comme des personnifications de complexes inconscients. Témoin des effets télépathiques de ces complexes, il n'y voit aucune preuve de l'existence d'esprits véritables et range ces phénomènes dans un chapitre de la psychologie.

Cependant, en 1928, il est déjà conscient des « limitations » de l'esprit scientifique et fait une distinction importante entre l'intellect et le sentiment. Pour lui, l'intellect n'est qu'une fonction psychique parmi d'autres et ne donne pas une image complète de l'univers. D'une part, il faut tenir compte du sentiment qui a d'autres convictions que celles de l'intellect conscient ; d'autre part, il ne faut pas oublier les perceptions subliminales inconscientes qui ne sont pas à la disposition du conscient et qui n'apparaissent pas dans une image intellectuelle de l'univers.

Plus tard, Jung apporte de nouveaux éléments à sa réflexion dans une note : il n'est plus aussi sûr de pouvoir reléguer les phénomènes parapsychologiques dans le domaine restreint de la psychologie et des représentations subjectives. D'après ses réflexions à partir de la parapsychologie, il élabore certains postulats qui rejoignent le domaine des représentations de la physique atomique, c'est-à-dire du continuum espace-temps. Il pose ainsi la question de la « réalité trans-psychique qui est le fondement immédiat de la psyché ».

Progressivement, plus il approfondit les questions relatives à l'inconscient, à la mort et à l'âme ancestrale, plus il affirme qu'il y a des choses dans la psyché que sa volonté « n'engendre pas, mais qui se produisent d'elle-même et ont leur propre vie ». Au cours de ses dernières années, à partir de 1957, Jung reprend dans ses mémoires la comparaison entre l'inconscient et le « pays des ancêtres et des morts ». Dans cet ouvrage autobiographique, il se livre plus spontanément que dans ses œuvres théoriques : il se sent délivré du souci d'étayer ses arguments par des preuves scientifiques et, en même temps, il est conforté par un étayage possible de la parapsychologie sur sa conception de l'inconscient dont certaines caractéristiques se rapprochent de la physique atomique.

Dans cet exposé : j'aborderai quelques éléments biographiques et synchronistiques.
je reprendrai sa théorie du transgénérationnel.

je dégagerai sa conception de la vie après la mort
j'évoquerai sa mythologisation de la mort pendant la vie.

BIOGRAPHIE et SYNCHRONICITE

Je retiendrai les éléments biographiques les plus marquants (1875-1961) :

- La mort de Paul, son frère aîné, quelques jours seulement après sa naissance et 2 ans avant celle de Jung.

- La mort de son père en 1896, alors qu'il n'a que 21 ans et n'a pas fini ses études. Un rêve répétitif semble être à l'origine de ses préoccupations sur l'au-delà :

« Mon père revenait guéri à la maison. Je pensais qu'il me ferait des reproches parce que je m'étais installé dans sa chambre [...] et parce que j'avais pensé qu'il était mort. »

Il se demande sans cesse ce que signifie ce retour de son père dans ses rêves et pourquoi il paraît si « réel ». C'est un « événement inoubliable » qui l'oblige pour la première fois, « à réfléchir sur la vie après la mort. »

Pendant ses années universitaires, il approfondit ses connaissances en sciences et en philosophie, mais se plaint de ne jamais entendre parler de l'âme, ni de la réalité de la psyché. Il se met à dévorer des livres sur les « apparitions d'esprits » qui constituent pour lui « les premières relations sur les phénomènes psychiques objectifs ». Même s'il doute de la « véracité » de certains récits, il se demande pourquoi il n'y aurait pas des fantômes. Il en parle et récolte autour de lui l'incrédulité, « l'acier des préjugés » et même des plaisanteries qu'il interprète comme un refus « anxieux » des manifestations de l'au-delà :

« Quant à moi, je trouvais « ces possibilités » intéressantes à l'extrême - et attirantes. Elles embellissaient mon existence dans une large mesure. Le monde y gagnait profondeur et arrière-plan. Les rêves, par exemple, auraient-ils aussi quelque rapport avec les esprits?... Ce pour quoi je ressentais l'intérêt le plus ardent n'était pour les autres que poussières, nuages, voire raison d'anxiété ». Au monde des revenants, il associe tous les incidents qui échappent aux limitations du temps, de l'espace et de la causalité : les animaux qui pressentent les tremblements de terre, les rêves prémonitoires du décès de certaines personnes, les horloges qui s'arrêtent à l'instant de la mort, des verres qui se brisent aux moments critiques. « Toutes choses qui semblaient naturelles dans le monde que j'avais connu jusqu'alors. Et voilà que maintenant j'étais...le seul qui en ait entendu parler. »

- L'apparition de phénomènes parapsychologiques dans son activité professionnelle.

Dès les débuts de sa pratique, il insiste sur la relation médecin-malade qu'il définit comme une « identification plus ou moins inconsciente », susceptible de créer « des phénomènes de nature parapsychologique ». Il donne comme exemple le cas d'un patient dépressif dont le traitement est suspendu par son mariage avec une femme hostile à sa thérapie. Un soir, Jung se sent particulièrement nerveux et inquiet. La nuit suivante, il est réveillé par une douleur sourde, d'abord au front, puis derrière la tête. Il a l'impression que quelqu'un est entré dans sa chambre, mais ne voit personne. Le lendemain, il apprend que son patient s'est brûlé la cervelle et que la balle s'est logée contre la partie arrière du crâne :

« Dans cet événement, il s'agissait de synchronicité comme on en observe assez fréquemment en rapport avec une situation archétypique - ici la mort. Vu la relativité du temps et de l'espace dans l'inconscient, il est possible que j'aie perçu ce qui se passait en réalité en un tout autre lieu. L'inconscient collectif est commun à tous les hommes; il est le fondement de ce que l'Antiquité appelait « la sympathie de toutes choses ».

Pour Jung, la panique de l'être humain face aux événements sacrés, comme les visions ou les grands rêves, révèle que la névrose est liée à un rétrécissement de l'âme :

« Elle est... cette moitié du monde qui n'existe que dans la mesure où l'on en prend conscience. Aussi l'âme est-elle non seulement un problème personnel, mais un problème du monde entier... le danger qui nous menace tous ne vient point de la nature; il vient des hommes, de l'âme de l'individu et de celle de tous. Le danger, c'est l'altération psychique de l'homme »... « Parmi les malades dits névrotiques d'aujourd'hui, bon nombre, à des époques plus anciennes, ne seraient pas devenus névrosés... s'ils avaient vécu en des temps ou dans un milieu où l'homme était encore relié par le mythe au monde des ancêtres »...

- La rupture avec Freud après plusieurs années de collaboration active (1906-1912).

Ce nouveau deuil, à partir de 1912, alors qu'il a 37 ans, marque le début d'une grande "incertitude intérieure". Il est en proie à des rêves étranges qu'il se décide d'aborder sans « préjugé », mais qui, très souvent le laissent avec plus de questions que de réponses. C'est le cas du rêve de la colombe :

« Devant moi était une table d'une rare beauté... taillée dans une pierre verte, comme de l'émeraude... Mes enfants se trouvaient aussi autour de la table. Tout à coup, un oiseau blanc plongea vers nous... Aussitôt, la colombe se transforma en petite fille âgée de 8 ans environ, aux cheveux blond doré. Elle partit en courant avec mes enfants. Mais la colombe était à nouveau là et dit avec une voix humaine en parlant lentement : « Ce n'est que dans les premières heures de la nuit que je puis me transformer en un être humain, tandis que la colombe mâle s'occupe des 12 morts ». Ayant dit cela, elle prit son vol dans le ciel bleu ».

Au réveil, Jung se souvient de la légende d'Hermès Trismégiste où l'« essence de la sagesse alchimique » est gravée sur une table d'émeraude ; mais l'allusion aux 12 morts le rend perplexe. Il pense aux apôtres, aux mois de l'année, aux signes du zodiaque, mais il ne comprend pas le lien entre la colombe mâle et les 12 morts ! En même temps, il est obsédé par l'impression qu'il y a « quelque chose de mort » qui vit encore. Ces « imaginations » culminent dans un autre rêve où il se retrouve dans un pays qui lui rappelle « Les Alyscamps » près d'Arles, avec une « allée de sarcophages » datant des Mérovingiens :

« C'étaient des socles surmontés de dalles de pierre sur lesquelles reposaient les morts. Ils gisaient là, revêtus de leurs costumes anciens, les mains jointes sur la poitrine, tels les chevaliers des vieilles chapelles mortuaires dans leurs armures... les morts n'étaient pas de pierre taillée, mais momifiés de singulière façon. »

Au fur et à mesure qu'il passe devant les sarcophages, les morts s'animent. Ce rêve l'occupe longtemps et l'amène à réviser la théorie de Freud pour qui « l'inconscient recèle des vestiges d'expériences anciennes. » Il en vient à supposer que « ces vestiges ne sont pas des contenus morts, ni des formes usées de la vie, mais qu'ils font partie intégrante de la psyché vivante ».

En 1913, il sent que la pression ressentie en lui commence à « se déplacer vers l'extérieur ». Il a la vision d'une catastrophe épouvantable :

« Je vis un flot immense recouvrir tous les pays de plaine septentrionaux, situés entre la mer du Nord et les Alpes... Je voyais d'immenses vagues jaunes, les débris des œuvres de la civilisation flottant et la mort d'innombrables milliers d'humains. La mer se transforma alors en flots de sang ». Cette vision se répète, orchestrée par une voix intérieure : « Regarde bien ; c'est tout à fait réel et cela sera ainsi ; tu n'en peux douter ».

Assailli par ses visions et des rêves de plus en plus terribles, Jung finit par croire qu'il est menacé par une psychose. Mais les événements mondiaux se précipitent, la guerre éclate le 1er août 1914 et Jung comprend que sa « tâche » est « clairement établie » :

« Je devais tenter de comprendre ce qui se passait et dans quelle mesure ma propre expérience vivante était liée à celle de la collectivité ».

Dès cette période, il décide de se laisser tomber dans le « flot incessant de

phantasmes » qui le submergent, dans un « monde totalement étranger ». Il note tout :

« Pour appréhender les phantasmes, je partais souvent de la représentation d'une descente... Tout d'abord apparut l'image d'un cratère et j'avais le sentiment d'être au pays des morts ». Il va y rencontrer certains personnages qu'il aborde comme des « être réels » : en 1^o lieu, Elie, Salomé, accompagnés d'un gros serpent noir, puis Philémon, « vieil homme doté de cornes de taureau », avec « des ailes semblables à celles du martin-pêcheur ».

Tout d'abord, il analyse ces personnages comme les « expressions de processus se déroulant dans les arrière-plans inconscients » ; mais ensuite, il se rend à l'évidence qu'il s'agit d'un phénomène différent : « Il existe dans l'âme des choses qui ne sont pas faites par le moi, mais qui se font d'elles-mêmes et qui ont leur vie propre ». D'une part, il interprète Philémon sur un plan psychologique comme « une intelligence intuitive des choses » supérieures à celle que possède le Moi, d'autre part ... il le présente comme « un personnage mystérieux » qui le guide et lui apprend « la réalité de l'âme ». Plus tard, Jung discutera avec un vieil indien dont le guru est Chankaracharya, commentateur des Védas, mort depuis des siècles et qui lui explique qu'il y a des « gurus spirituels » :

« La plupart des êtres ont des hommes vivants comme gurus. Mais il y en a toujours qui ont un esprit pour maître ». Jung pense aussitôt à sa propre expérience avec Philémon et comprend qu'il n'est pas « tombé hors du monde des humains. »

À partir de 1916, Jung a besoin d'exprimer ce nouveau savoir donné par Philémon. Il devient fébrile et perçoit une atmosphère pesante, remplie d'« entités fantomatiques », comme dans une « maison hantée ». Dans cette ambiance irrespirable, à couper au couteau, comme si une foule d'esprits s'agitaient de tous côtés, Jung, en trois soirées, écrit les « Sept sermons aux morts » : Aussitôt après, la « cohorte d'esprits » disparaît. Jung relie cette expérience à un « état d'émotion » propice aux phénomènes parapsychologiques et qui le possède depuis que son âme a été « ravie » et s'est « envolée » : « L'âme... est aussi une relation à l'égard de la collectivité des morts ; car l'inconscient correspond au mythique pays des morts, le pays des ancêtres. De sorte que si, dans un phantasme, l'âme disparaît, cela veut dire qu'elle s'est retirée dans l'inconscient ou dans le « pays des morts ».

L'expérience de Jung rejoint ici la notion de « perte de l'âme » étudiée par les ethnologues dans les sociétés dites primitives :

« Au pays des morts », l'âme suscite une activation secrète et confère une forme aux traces ancestrales, aux contenus collectifs de l'inconscient. De même qu'un médium, elle donne aux « morts » la possibilité de se manifester. C'est pourquoi, très vite après la disparition de l'âme, les « morts » apparurent chez moi et c'est ainsi que prirent naissance les « Sept sermons aux morts ». À cette époque et désormais toujours plus clairement, les morts me sont apparus comme porteurs des voix de ce qui est encore sans réponse, de ce qui est en quête de solution, de ce qui est en mal de délivrance. Car les questions auxquelles, de par mon destin, je devais donner réponse... ne m'abordaient pas de l'extérieur mais provenaient précisément du monde intérieur. C'est pourquoi les conversations avec les morts, les « Sept sermons » forment une sorte de prélude à ce que j'avais à communiquer au monde sur l'inconscient ».

- La NDE de Jung en 1944 dont il sera question plus tard.

THEORIE du TRANSGENERATIONNEL

En 1922, il achète un terrain à Bolligen, au bord du lac de Zurich. En 1923, 2 mois après la mort de sa mère, il construit la 1^o tour ; en 12 ans, il construit 4 bâtiments différents et, en 1955, après la mort de sa femme, il fait encore des remaniements : « Ces dates sont

pleines de sens parce que... la tour est liée aux morts ». Jung la décrit comme un lieu de « maturation psychique », une « forme maternelle » qui lui permet de renaître dans la pierre : il l'a construite dans une « sorte de rêve » et, à l'intérieur de ce sein primitif, il se sent le fils « archivé de la « mère ». Jung fait ici allusion à sa personnalité numéro deux, ce vieil homme « qui a toujours vécu et qui toujours vivra ». La personnalité numéro un, c'est la partie consciente qui s'adapte à la réalité et la personnalité numéro deux, c'est la partie inconsciente, en dehors du temps, qui communique avec l'univers entier :

« Par moments, je suis comme répandu dans le paysage et dans les choses et je vis moi-même dans chaque arbre, dans le clapotis des vagues, dans les nuages, dans les animaux qui vont et viennent et dans les objets. Il n'y a rien dans la tour qui ne soit devenu et n'ait grandi au cours des décennies et à quoi je ne sois pas attaché. Tout a son histoire qui est aussi mon histoire et ici il y a place pour le domaine des arrière-plans, situé hors de l'espace... Des idées émergent, qui remontent au fond des siècles et qui par conséquent anticipent un lointain avenir. »

Pour lui, cette « demeure maternelle » contient son intimité et la nature, relie son passé et son avenir, permet aux vivants de dialoguer avec les morts et les ancêtres. Elle semble l'endroit idéal pour les phénomènes de synchronicité : une nuit, par exemple, il entend un défilé de "gens accompagnés de musique", ce qui correspond à un récit du 18^e siècle au sujet des armées de jeunes mercenaires envoyées en Italie au Moyen Age.

Cette tour devient surtout pour Jung le « sanctuaire » des ancêtres de sa famille ; il sculpte leurs noms sur des tables de pierre, il travaille à son arbre généalogique, il saisit l'« étrange communauté de destin » qui le rattache à eux :

« J'ai très fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses et de problèmes qui furent laissés incomplets et sans réponses par mes parents, mes grands-parents et mes autres ancêtres. Il me semble souvent qu'il y a dans une famille un karma impersonnel qui se transmet des parents aux enfants. J'ai toujours pensé que, moi aussi, j'avais à répondre à des questions que le destin avait posées à mes ancêtres »...

Le « malaise de civilisation », c'est la « perte de relation » avec les racines du passé :

« Notre âme, comme notre corps, est composée d'éléments qui tous ont déjà existé dans la lignée des ancêtres. Le « nouveau » dans l'âme individuelle est une recombinaison, variée à l'infini, de composantes extrêmement anciennes. »

La tour permet à Jung de se laisser aller à ses contemplations intérieures, qui laissent surgir "les formes et la voix de l'être" :

« Si nous voyons et entendons trop nettement, alors nous sommes limités à l'heure et à la minute de l'aujourd'hui et ne remarquons absolument pas si et comment nos âmes ancestrales perçoivent et comprennent l'aujourd'hui, en d'autres termes comment notre inconscient réagit. »

Il insiste pour que le « monde ancestral » en nous puisse participer à notre vie. Dans sa tour, il vit « comme il y a bien des siècles » :

« Rien n'y vient troubler les morts... Les âmes de mes ancêtres cependant sont entretenues par l'atmosphère spirituelle de la maison parce que je leur donne - tant bien que mal - la réponse à des questions que jadis la vie avait laissées en suspens... C'est comme si une grande famille silencieuse, étendue sur des siècles, peuplait la maison. »

Ses rêves sont souvent visités par ses parents décédés qui révèlent ses préoccupations sur les esprits. Son père surtout réapparaît, tantôt comme un « gardien de sarcophages », tantôt comme un exégète de la bible ou un savant :

« Ma maison avait une grande aile dans laquelle je n'avais jamais encore pénétré... Je me trouvais dans un espace où un laboratoire était installé... c'était le lieu de travail de mon

père. Mais il n'était pas là. Au mur, il y avait des rayonnages supportant des centaines de bocaux contenant toutes les sortes de poissons imaginables.

Alors que... je regardais autour de moi, je remarquai un rideau qui de temps en temps se gonflait comme sous le souffle d'un grand vent... Je trouvai une porte qui faisait communiquer avec la pièce de ma mère, dans laquelle il n'y avait personne. L'atmosphère était oppressante... au plafond, il y avait 2 séries de 5 coffres chacune... Ils ressemblaient à de petites cabanes de jardin... et dans chacune il y avait 2 lits. Je savais qu'en ce lieu, on rendait visite à ma mère, qui en réalité était morte depuis longtemps, et qu'elle avait installé là des lits de fortune pour les esprits. »

Jung établit un lien entre le destin de ses parents et le travail qu'il doit réaliser :

« Il était singulier que, dans le rêve, les occupations concernant le poisson fussent attribuées à mon père. Ce dernier avait, pour ainsi dire la charge d'âmes chrétiennes, car celles-ci, d'après les conceptions anciennes, sont des poissons pris dans les filets de Pierre. Il était tout aussi singulier que ma mère apparût comme une gardienne d'âmes défunes. Ainsi, dans le rêve, mes parents se trouvaient tous deux chargés de la cure des âmes, qui, au fond, était ma propre tâche. Quelque chose était demeuré inaccompli, et c'est pourquoi cela s'exprimait comme se situant encore au plan des parents, donc encore latent dans l'inconscient et ainsi réservé à l'avenir... »

Jung explique que son père s'est résigné toute sa vie à « subir » la même souffrance que le Christ sans chercher à la comprendre et à la considérer d'une façon générale comme la souffrance du chrétien :

« En matière religieuse, il avait horreur de toute pensée. Il voulait se contenter de la foi, mais celle-ci, pourtant, lui était infidèle... Une acceptation aveugle ne conduit jamais à la solution; elle conduit tout au plus à un arrêt... et passe ainsi à la charge de la génération suivante. » En rappelant ce que son père n'a pas pu faire de son vivant, Jung éclaire une notion transgénérationnelle importante : tout ce qui reste en suspens à la génération des ascendants risque de peser lourd sur celle de leurs descendants.

Cette idée n'est pas très éloignée de celle du karma qu'il aborde avec plus de points d'interrogation que de réponses :

« Je ne sais que répondre à la question de savoir si le karma que je vis est le résultat de mes vies passées ou s'il n'est pas plutôt une acquisition de mes ancêtres dont l'héritage s'est condensé en moi. Suis-je une combinaison de vies d'ancêtres et est-ce que je réincarne ces vies?... Je pourrais fort bien me représenter que j'aurais vécu dans des siècles antérieurs et m'y serais heurté à des questions auxquelles je ne pouvais pas encore répondre, qu'il fallait que je naisse à nouveau parce que je n'avais pas accompli la tâche à moi imposée. »

Il suppose, ou plutôt il imagine que ses actes le suivront, mais il affirme surtout que le plus important est de ne pas arriver « à la fin de sa vie les mains vides »...

« Le sens de mon existence est que la vie me pose une question. Ou inversement, je suis moi-même une question posée au monde et je dois fournir ma réponse, sinon j'en suis réduit à la réponse que me donnera le monde. »

Il considère qu'il s'agit d'une tâche vitale transpersonnelle difficile à réaliser, qui a peut-être pesé sur ses ancêtres sans qu'ils puissent eux-mêmes trouver la solution. Il tente de saisir par ce biais pourquoi certains sujets l'ont préoccupé toute sa vie :

« Ce que j'éprouve comme résultante des vies de mes ancêtres ou comme karma acquis dans une vie antérieure personnelle pourrait peut-être tout aussi bien être un archétype impersonnel... par exemple, le développement de la triade divine et sa confrontation avec le principe féminin ou la réponse... à la question des gnostiques sur l'origine du mal, en d'autres termes, l'imperfection de l'image chrétienne de Dieu. »

Il se demande même si un acte individuel ne pourrait pas faire surgir une question dans le monde et si la réponse à trouver ne va pas « constituer une exigence nouvelle » qui restera sans solution :

« Dans ces conditions quelqu'un qui a mon karma - donc peut-être moi-même - devra alors renaître, pour apporter une réponse plus complète. C'est pourquoi je pourrais imaginer que je ne renaîtrai pas tant que le monde n'éprouvera pas le besoin d'une nouvelle réponse et que je puis donc compter avec quelques siècles de repos, jusqu'à ce qu'on ait à nouveau besoin de quelqu'un qui s'intéresse à ce genre de choses; je pourrai alors me remettre à nouveau à la tâche avec profit. »

Après toutes ces spéculations, il avoue cependant que le karma et la métempsychose restent problématiques dans la mesure où il ne peut en faire une observation empirique. Mais il considère « avec respect » la croyance dans la réincarnation.

CONCEPTION de la VIE après la MORT

Avant d'envisager la vie après la mort, Jung développe un point essentiel : la nature de la psyché échappe aux notions de temps, d'espace et de causalité. À partir de là, il signale les limites de la raison, incapable de voir les interférences entre « l'en-deçà » et « l'au-delà » ; il regrette que le côté mythique de l'âme soit souvent frustré et que l'homme ne sache plus créer de contes pour parler de ce que l'esprit ne peut pas saisir. Pour étayer sa position, Jung se réfère à toutes les « communications » offertes par l'inconscient, en particulier les phénomènes de synchronicité, les visions et les rêves prémonitoires :

« La question de l'immortalité est si pressante, si immédiate, si indéracinable qu'il faut essayer de se faire une conception à ce sujet... Mon hypothèse est que nous pouvons y parvenir grâce aux allusions que nous envoie l'inconscient... »

Il évoque une vision survenue dans le train en direction de Bolligen : c'est l'image d'un homme en train de se noyer qu'il associe avec un accident survenu pendant son service militaire. Plus tard, chez lui, dans le jardin, encore très émue, sa seconde fille confirme qu'au même moment, son fils, Adrien, a failli se noyer. Jung se demande si l'inconscient qui lui a « fait signe » ne pourrait pas le « renseigner aussi sur d'autres choses ».

Il puise aussi dans ses propres rêves pour fonder sa conception de la vie après la mort. Il raconte, entre autres celui où le lit de sa femme est devenu une fosse profonde, aux parois maçonnées, comme dans l'Antiquité :

« J'entendis à ce moment un profond soupir. Une forme qui ressemblait à ma femme se dressa dans la tombe et s'éleva dans les airs. Elle portait un vêtement blanc sur lequel étaient tissés de curieux signes noirs. »

En apprenant la mort de la cousine de sa femme à 3 heures du matin, il repère l'activité prémonitoire de l'inconscient et conclut :

« Quand on fait de telles expériences, on éprouve un certain respect pour les possibilités et les facultés de l'inconscient. Mais il faut toujours garder son esprit critique et se rappeler que les communications de cette sorte pourraient aussi bien avoir une signification subjective. Elles peuvent coïncider ou non avec la réalité. Cependant j'ai fait l'expérience que les conceptions que j'ai pu acquérir à partir de ces allusions de l'inconscient m'ont apporté des éclaircissements, et ouvert des perspectives sur de nouveaux pressentiments... Si je parle de ce qui peut se passer après la mort, c'est animé par une émotion intérieure et je ne puis guère que raconter à ce propos des rêves et des mythes. »

Il se réfère aussi aux expériences parapsychologiques de Rhine sur les perceptions extrasensorielles qui révèlent l'insuffisance de la conception du monde à trois dimensions.

« Une image totale de l'univers réclame, pour ainsi dire une nouvelle dimension... Alors la possibilité d'une réalité, existant derrière les apparences, avec d'autres références, devient un problème inéluctable et nous sommes contraints d'ouvrir les yeux sur ce fait que notre monde de temps, d'espace et de causalité est en rapport avec un autre ordre de choses... À mesure qu'on s'éloigne de la conscience cette relativité semble s'élever jusqu'à la non-spatialité et une intemporalité absolues. »

Une fois posée l'existence d'une autre réalité, Jung revient à sa propre expérience pour remarquer que les figures de l'inconscient restent « ininformées », si elles ne sont pas en contact avec le conscient. Elles ont besoin de l'homme pour acquérir du « savoir ». Par exemple, quand les figures de Salomé et d'Elie passent à l'arrière-plan, puis reviennent au-devant de la scène, elles parlent et se comportent comme si rien ne s'était passé entre-temps ! Il faut de nouveau leur raconter les faits nouveaux :

« Très tôt déjà j'avais senti que je devais instruire les personnages de l'inconscient ou les « esprits des défunts » qui souvent s'en distinguent à peine. »

Il s'en aperçoit pour la première fois, en 1911, au cours d'un voyage à bicyclette, en Italie du Nord, qu'il interrompt à cause d'un rêve :

« Je me trouvais dans une assemblée d'illustres esprits des siècles passés... L'entretien se déroulait en latin. Un monsieur, avec une grande perruque, m'adressa la parole et me posa une question difficile. »

Il ne peut y répondre ; le lendemain, écrasé par son sentiment d'ignorance, Jung rentre chez lui par le train pour travailler à son livre « Métamorphoses et symboles de la libido » et trouver la réponse ! Mais il ne comprend son rêve et sa réaction que plus tard :

« Le monsieur à la grande perruque était une sorte d'« esprit des ancêtres et des morts » ; il m'avait posé des questions auxquelles je ne savais que répondre. Il était encore trop tôt à l'époque. Je n'étais pas encore assez avancé, mais j'avais comme un obscur pressentiment que par mon travail concernant mon livre, je répondais à la question qui m'était posée. En quelque sorte c'étaient mes ancêtres spirituels qui m'interrogeaient dans l'espoir et l'attente qu'ils pourraient apprendre ce qu'il n'avaient pas pu savoir de leur temps ; seuls les siècles ultérieurs pouvaient le créer et le leur apporter. Si question et réponse avaient existé depuis toute éternité, mes efforts auraient été inutiles parce qu'on aurait pu tout découvrir dans n'importe quel autre siècle. Il semble bien, en effet, qu'un savoir sans limites est présent dans la nature, mais que ce savoir ne peut être saisi par la conscience que si les conditions temporelles lui sont propices. Cela se passe probablement comme dans l'âme de l'individu qui porte en lui, peut-être pendant des années, certains pressentiments, mais n'en prend vraiment conscience qu'à un certain moment donné, plus tardif. »

Pour corroborer son hypothèse, Jung se réfère aux étranges phénomènes qui l'ont assailli au moment où il écrit « Les sept sermons aux morts » :

« Ce furent à nouveau les morts qui me posèrent les questions cruciales. Ils revenaient... de Jérusalem parce qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Cela m'étonna beaucoup à cette époque, car, d'après l'opinion traditionnelle, ce sont les morts qui possèdent le grand savoir... mais, apparemment, les âmes des défunts ne « savent » que ce qu'elles « savaient » au moment de leur mort et rien de plus. D'où leurs efforts pour pénétrer dans la vie, pour participer au savoir des hommes. Souvent j'ai le sentiment qu'elles se tiennent directement derrière nous, attendant de percevoir quelles réponses nous leur donnerons et celles que nous donnerons au destin. Il me semble que ce qui leur importe à tout prix, c'est de recevoir des vivants -c'est-à-dire de ceux qui leur ont survécu et qui existent dans un monde qui continue à se transformer - des réponses à leurs questions. »

Jung conclut que l'omniscience ou l'« omniscience » nécessite une âme incarnée

dans un corps vivant :

« L'esprit des vivants semble au moins en un point avantage, sur celui des morts : l'aptitude à acquérir des connaissances nettes et décisives. Le monde à trois dimensions, dans le temps et dans l'espace, m'apparaît comme un système de coordonnées : on décompose ici-bas en ordonnée et abscisse ce qui là-bas, hors du temps et de l'espace, peut apparaître, peut-être, comme une image originelle aux multiples aspects, quelque chose, peut-être comme un brouillard diffus de savoir » centré sur une donnée archétypique. Mais un système de coordonnées est nécessaire pour pouvoir discriminer des contenus distincts. Une telle opération nous apparaît inconcevable dans un état d'omniscience diffuse ou d'une conscience non portée par un sujet, sans déterminations spatio-temporelles. La connaissance, comme la génération, présuppose un contraste, un « ici » et un « là », un « haut » et un « bas », un « avant » et un « après ».

Les morts veulent non seulement s'informer sur les faits nouveaux, mais aussi « acquérir dans la mort cette part de conscience qu'ils n'ont pas acquis durant leur vie » : « Beaucoup d'êtres humains, à l'instant de leur mort, sont non seulement restés en-deçà de leurs possibilités, mais surtout aussi loin en arrière de ce que les autres hommes avaient, déjà de leur vivant, rendu conscient. » Jung illustre cette idée par deux autres rêves personnels. Le premier concerne un ami décédé récemment et « figé dans une attitude dépourvue de réflexion » :

« Mon ami était... assis à une table avec sa fille qui avait étudié la psychologie à Zurich. Je savais qu'elle lui donnait des éclaircissements psychologiques indispensables. Il était tellement fasciné par ce qu'elle lui disait qu'il ne me salua que d'un geste rapide de la main comme s'il voulait me donner à comprendre : « Ne me trouble pas ! » Jung en conclut que cet ami « devait maintenant vivre... la réalité de son existence psychique, ce dont, au cours de sa vie, il n'avait jamais été capable. »

Le second rêve qui l'instruit sur « l'évolution de l'âme après la mort », concerne sa femme morte environ depuis un an :

« Je me réveillai soudain une nuit et sus que j'étais allé près d'elle dans le sud de la France, en Provence, où nous avons passé un jour entier ensemble. Elle y faisait des études sur le Graal. » Jung précise que sa femme est morte avant d'avoir achevé son ouvrage consacré à ce thème et ne se satisfait pas d'une analyse de ce rêve sur le plan du sujet. Il sait en effet que son anima n'a pas encore terminé sa tâche. Mais il imagine que sa femme, après sa mort continue son développement spirituel et cette idée l'apaise.

Il associe également sur un autre rêve, qu'il a eu peu avant la mort de sa mère. Ce rêve qu'il pense prémonitoire montre à la fois que les morts cherchent à perfectionner leurs connaissances, mais aussi à évoluer spirituellement. Il s'agit de son père dont il n'a pas rêvé depuis très longtemps et qui lui apparaît rajeuni, dépourvu d'autorité paternelle :

« J'étais tout particulièrement heureux de lui apprendre ce que j'avais fait et de ce que j'étais devenu... Mais je me rendis compte très vite que tout cela l'importunait car il paraissait préoccupé. Il paraissait attendre quelque chose de moi... Il me dit que, puisque j'étais psychologue, il aurait bien voulu me consulter précisément sur la psychologie du mariage. Je m'apprêtais à dissenter longuement sur les complications de l'union conjugale, mais, alors, je me réveillai. »

Il ne comprendra ce rêve qu'à la mort soudaine de sa mère en 1923. et en relation avec les nombreuses erreurs du couple parental : « Mon père, dans le rêve, se renseignait auprès du psychologue sur les connaissances et les acquisitions les plus récentes concernant les difficultés matrimoniales, puisque le temps était venu pour lui de reprendre le problème. Dans son état intemporel, il n'avait manifestement acquis aucun savoir meilleur et c'est pourquoi il

devait s'adresser à un vivant qui, bénéficiant des changements apportés par le temps, avait pu acquérir des points de vue nouveaux. »

Pour Jung, grâce à sa relativité spatio-temporelle, l'inconscient est mieux informé que la conscience qui reste limitée par ses perceptions sensorielles. Ceux qui s'intéressent au mythe d'une vie après la mort doivent se contenter des rêves et des autres allusions de l'inconscient qui n'ont pas "valeur de connaissances", mais peuvent étayer des « amplifications mythiques. » Elles aident l'intellect à faire des hypothèses « absolument nécessaires à son activité vitale », elles créent ce « monde intermédiaire de la fantaisie mythique » qui s'avère à double tranchant : induire les uns à prendre des pressentiments pour des vérités, mais empêcher les autres de se figer dans le "doctrinarisme" ».

MYTHOLOGISATION de la MORT pendant la VIE

Cependant, avant de mourir, il semble nécessaire à Jung d'atteindre un certain niveau de conscience qui lui semble constituer « la limite supérieure de connaissance à laquelle les morts peuvent accéder. » C'est de là que provient le sens de la vie ici-bas et « la valeur considérable de ce qu'un humain emporte d'ici vers « l'autre côté », au moment de sa mort. C'est seulement ici, dans la vie terrestre où se heurtent les contraires, que le niveau général de conscience peut s'élever. » Cette « tâche métaphysique de l'homme » ne peut tout à fait se faire sans « mythologiser » ; le mythe apparaît à ses yeux un degré intermédiaire incontournable entre l'inconscient et la connaissance consciente :

« L'inconscient sait plus que le conscient, mais son savoir est d'une essence particulière, un savoir dans l'éternité qui, le plus souvent, n'a aucun rapport avec l'« ici et maintenant » et qui ne tient aucun compte du langage de l'intellect. » Il faut donc permettre à ses manifestations de « s'amplifier » pour que ce savoir de l'inconscient devienne accessible à la compréhension et nous donne la possibilité de « percevoir un nouvel aspect ».

Comme exemple d'amplification, il prend les nombres entiers : le « un » est le premier de la série infinie des nombres qui « correspond à l'infinité numérique des créatures individuelles » ; si on l'amplifie, c'est une « idée philosophique ou un archétype et un attribut de Dieu, la monade ». Chaque nombre a ainsi deux propriétés : celle qui correspond à la matière et celle qui représente une « cosmogonie abstraite issue de la monade ». Jung souhaite qu'on accorde aux produits de l'imagination « caractérisés par la grande fréquence de leur apparition » et aux motifs archétypiques le « pouvoir de désigner, au-delà d'elles-mêmes, des réalités non perceptibles. »

Dans ce domaine de la survie après la mort, Jung se montre surtout attentif aux événements qui « donnent à penser » et pourraient constituer des indications, sans leur attribuer pour autant une valeur scientifique. L'événement crucial qui entraîne le plus Jung à réfléchir, c'est son expérience proche de la mort en 1944 où, d'après son infirmière, il est "entouré d'un halo lumineux", phénomène qu'elle a déjà observé chez les mourants. La vision que Jung rapporte de cette expérience contient un passage très important, celui où il s'arrête de contempler la terre et aperçoit « un énorme bloc de pierre, sombre comme une météorite », planant dans l'univers :

« Une entrée donnait accès à un petit vestibule; à droite, sur un banc de pierre, un indien à la peau basanée était assis dans la position du lotus, complètement détendu, en repos parfait... il m'attendait. » Juste avant de gravir ce rocher, Jung décrit une impression étrange : « Tout ce qui avait été jusqu'alors s'éloignait de moi. Tout ce que je croyais, désirais ou pensais, toute la fantasmagorie de l'existence terrestre se détachait de moi ou m'était arrachée... Cependant quelque chose en subsistait, car il me semblait avoir alors, près de moi, tout ce que j'avais vécu ou fait, tout ce qui s'était déroulé autour de moi... Tout cela, en

quelque sorte me composait... Je n'avais plus rien à vouloir ou à désirer... j'étais ce que j'avais vécu. D'abord dominait le sentiment d'anéantissement, d'être volé ou dépouillé; puis cela aussi disparut... Plus aucun regret que quelque chose fût parti ou enlevé. »

En approchant du temple, Jung est persuadé qu'il va rencontrer un « groupe d'humains » qui connaissent la réponse à sa question concernant l'avant et l'après :

« Ma vie semblait avoir été coupée avec les ciseaux dans une longue chaîne et bon nombre de questions étaient restées sans réponses. Pourquoi s'est-elle déroulée de cette façon?... Qu'en résultera-t-il ? » Mais sa vision est interrompue par l'image de son médecin traitant, « délégué par la terre » pour lui faire comprendre qu'il doit retourner parmi les vivants : « J'étais déçu à l'extrême; maintenant tout semblait avoir été vain. Le douloureux processus de l'« effeuillement » avait été inutile: il ne m'était pas permis d'entrer dans le temple ni de rencontrer les hommes parmi lesquels j'avais ma place. »

Le retour à la réalité sera très difficile. Dégoûté de vivre, il n'a plus envie ni de manger, ni de voir « ce monde de grisailles » qu'il considère comme une prison, limitée « en espace et en esprit », ou comme « un système d'alvéoles » :

« Il me semblait en effet que derrière l'horizon du cosmos, on avait construit artificiellement un monde à 3 dimensions dans lequel chaque être humain occupait seul une caissette. » Il ne vit que la nuit au moment où il se réveille et où il se plonge dans un état particulier, une grande béatitude, en proie à des visions superbes, avec anges et lumières : le jardin des grenades, la ville de Jérusalem, un amphithéâtre antique avec danseurs et danseuses pour célébrer l'*hieros gamos* de Zeus et Héra.

« Je me sentais comme planant dans l'espace, comme abrité au sein de l'univers, dans un vide immense, bien qu'empli du plus grand sentiment de bonheur qui soit. » Sa seule inquiétude est de déranger son entourage et, en particulier l'infirmière qui s'occupe de lui et qui ne se doute de rien :

« Pour moi, la présence du sacré créait une atmosphère magique, mais je craignais que ce fût insupportable pour autrui... C'est alors que je compris pourquoi l'on parle de l'« odeur de sainteté » et de l'« odeur du Saint Esprit » qui remplit une pièce. Cette dépression est suivie par « une période fertile de travail » : « Bon nombre de mes œuvres principales ne furent écrites qu'après... La connaissance ou l'intuition de la fin de toutes choses me donnèrent le courage de chercher de nouvelles formes d'expression. Je ne tentais plus d'imposer mon propre point de vue. » Il cherchera désormais à traduire ce sentiment d'éternité et d'objectivité qu'il a vécu dans la béatitude.

Pus tard, il retrouve l'occasion de « vivre cette objectivité », avec sa femme défunte :

« Elle m'apparut dans un rêve qui était comme une vision... Elle était à la fleur de l'âge... Son visage avait une expression ni joyeuse, ni triste, une expression de connaissance et de savoir objectifs, sans la moindre réaction du sentiment, comme au-delà du brouillard des affects. Je savais que ce n'était pas elle, mais une image... qui contenait le début de nos relations, les événements de nos 35 années de mariage et aussi la fin de sa vie. »

Une fois les liens affectifs pleinement vécus, il semble important pour Jung de les laisser évoluer vers un détachement :

« Les relations affectives sont des relations de désir et d'exigences, alourdies par des contraintes et des servitudes... La connaissance objective se situe au-delà des intrications affectives, elle semble être le mystère central. »

Ici Jung parle en tant qu'homme de grand âge qui a déjà appris à se détacher des liens affectifs qui engendrent la projection et la subjectivité.

L'âge est en effet aux yeux de Jung l'époque privilégiée pour essayer d'appréhender le monde des morts pendant la vie. En effet, il suppose que, dans l'« au-delà », il ne peut y avoir

qu'un mode d'existence psychique en dehors de l'espace et du temps :

« L'existence psychique - et surtout les images intérieures dont nous nous occupons déjà maintenant - offrent la matière de toutes les spéculations mythiques sur une vie dans l'au-delà, et celle-ci, je me la représente comme une marche progressive à travers le monde des images. Ainsi la psyché pourrait-elle être cette existence dans laquelle se situent l'« au-delà » ou le « pays des morts ». Inconscient et « pays des morts » seraient, dans cette perspective, synonymes. »

Pour lui, la « vie dans l'au-delà » devient « comme une suite logique de la vie psychique dans la vieillesse » à condition que l'âme du vieillard ne soit pas « pétrifiée ». À mesure que l'homme vieillit, la contemplation joue un rôle de plus en plus grand. Se souvenir, s'entretenir avec ses images intérieures, « c'est comme une préparation à une existence dans l'« au-delà », semblable à la conception platonicienne de la philosophie en tant que « préparation à la mort ».

« Ce regard en arrière, quand il y a réflexion et traduction en images, peut être un « reculé pour mieux sauter » : je cherche à déceler la ligne qui, à travers ma vie, a conduit dans le monde et qui conduit à nouveau hors de ce monde. »

Jung, cependant, n'entretient pas des « représentations claires et sereines de l'au-delà, il ne songe pas à « d'aimables prairies en fleurs », il se demande plutôt pourquoi il existe une « insurmontable barrière entre les morts et les vivants ». Il fait référence à la plupart des récits d'apparitions où les esprits des morts suscitent une sombre angoisse et soufflent un « silence glacial ». Le monde est trop « unitaire » pour que l'« au-delà » échappe à la loi des contraires :

« Le monde, dans lequel nous entrons après la mort, sera grandiose et effrayant, à l'instar de la divinité et de la nature que nous connaissons. »

Il ne pense pas non plus que la souffrance y disparaisse tout à fait, malgré l'expérience de ses visions en 1944 où il a vécu le bonheur d'être délivré du « fardeau du corps » et où il a ressenti la « perception du Sens ». Mais il se souvient aussi, dans cette « béatitude », du rocher de granit noir et dur, de l'obscurité ambiante et du « manque absolu de la chaleur humaine » :

« S'il n'y avait aucune imperfection... dans le fondement même de la création, pourquoi alors ce besoin de créer, et à quoi bon une aspiration vers ce qui doit être accompli ? Pourquoi les dieux attachent-ils tant d'importance à l'homme et à la création ? »

Jung envisage d'autres possibilités : l'existence de « limites de l'état de libération » que les morts ne découvriraient que progressivement ; le règne d'une « nécessité créatrice » qui « conditionne le monde » et « décidera... quelles âmes seront à nouveau plongées dans l'incarnation et la naissance ». Il imagine que certaines âmes pourraient préférer l'état d'existence à 3 dimensions à l'état éternel ; alors que d'autres âmes, plus avancées dans leur parcours, ne trouveraient plus aucun sens dans la vie à 3 dimensions, ne seraient plus obligées par leur karma de revenir sur terre et connaîtraient le Nirvana :

« Dans mon cas c'est une aspiration passionnée à comprendre qui, en première ligne, a dû susciter ma naissance... Cet instinct insatiable de compréhension s'est... créé une conscience pour connaître ce qui est et ce qui se produit et pour, de surcroît, à partir des faibles allusions à l'inconnaissable, découvrir des représentations mythiques. »

Malgré tout, il reconnaît aussi qu'il est impossible de démontrer que « quelque chose de nous se conserve éternellement. » Il y a seulement « une certaine probabilité que continue d'exister quelque chose de notre psyché au-delà de la mort physique. » Mais là, se pose une autre question : « ce qui continue d'exister est-il en soi conscient ? » Il cherche alors des analogies dans le fonctionnement de la psyché : la dissociation psychique où se manifeste un complexe autonome personnifié, « comme si le complexe avait une conscience de lui-même » (voix personnifiées des malades mentaux) ; la continuité de la conscience pendant des

évanouissements profonds après des lésions graves du cerveau où demeurent des perceptions du monde extérieur et d'intenses phénomènes oniriques, malgré la mise hors circuit de l'écorce cérébrale qui est le siège de la vie consciente.

De nouveau, Jung a recours à ses propres rêves afin de pouvoir mieux éclairer les relations entre l'« homme intemporel » et l'« homme terrestre dans le temps et l'espace » :

Le rêve suivant date de 1944 : il traverse un vaste paysage vallonné sous un soleil brillant, et entre dans une petite chapelle où il n'y a ni statue de la Vierge ni crucifix, mais seulement un bel arrangement floral. Devant l'autel, un yogi, dans la position du lotus, est tourné vers lui. Jung s'aperçoit que cet homme a un visage identique au sien et se réveille : « Voilà celui qui me médite. Il a un rêve et ce rêve, c'est moi. » Ce qui l'effraye le plus, c'est de savoir que quand le yogi se réveillera, lui-même n'existera plus.

Pour Jung, ce rêve, survenu après sa maladie, constitue une parabole : son Soi « médite » sur sa forme terrestre ; « il prend la forme humaine pour venir dans l'existence à 3 dimensions, comme quelqu'un revêt un costume de plongeur pour se jeter à la mer. » Il interprète ce yogi comme sa « totalité prénatale inconsciente » et l'Orient, comme un « état psychique opposé à la conscience ». La méditation du yogi « projette » sa « réalité empirique ». Jung ajoute qu'en général, nous saisissons ce rapport causal en sens inverse :

« Notre base est la conscience du moi, un champ lumineux qui constitue notre monde et qui est centré sur un point focal : le moi. À partir de ce point éclairé, notre regard plonge dans un monde obscur et énigmatique et nous ne saurions dire dans quelle mesure les traces et les ombres que nous y discernons sont la création de notre conscience, ou dans quelle proportion elles possèdent une réalité propre. » Jung n'adhère pas à la première hypothèse, il tranche pour la seconde : « On s'aperçoit que les images inconscientes ne sont en général pas des productions de la conscience, mais qu'elles possèdent leur propre réalité et leur propre spontanéité. »

Ainsi, ce rêve renverse « les rapports entre la conscience du moi et l'inconscient, il permet d'envisager l'inconscient comme le « créateur de la personne empirique ». Ce serait l'existence inconsciente qui serait réelle et le monde conscient qui serait une sorte d'illusion, « un peu comme un rêve qui, lui aussi, semble être la réalité tant qu'on s'y trouve plongé. » « La réalité inconsciente me paraît donc être... l'esprit directeur de tout phénomène biologique et psychique. Elle tend à la réalisation totale... donc à la prise de conscience totale. La prise de conscience est culture au sens le plus large et par conséquent la connaissance de soi est l'essence et le cœur de ce processus... L'Orient attribue au Soi une valeur « divine » et « selon la vieille conception du christianisme, la connaissance de soi est la route qui conduit à la... connaissance de Dieu. »

Avant de terminer, j'ai envie de reprendre un dernier rêve de Jung qui résume bien sa façon de concevoir la vie dans l'au-delà, dans le royaume des morts et des ancêtres. Alors qu'il voyage dans le Tessin, la veille de la mort « soudaine et brutale » de sa mère, il rêve qu'il traverse une « sombre forêt touffue »... un « paysage héroïque, primitif » où des « blocs de rochers fantastiques » gisent « parmi des arbres énormes ». Tout à coup, il entend un « sifflement strident » et il voit un « monstrueux chien-loup, à la gueule effrayante » jaillir des taillis. Jung, terrassé par une « mortelle frayeur » comprend :

« Le Chasseur Sauvage lui a ordonné de lui apporter un être humain... Rarement un rêve m'a bouleversé à ce point... il semblait dire que le diable était venu s'emparer de ma mère. Mais en vérité c'était le Chasseur Sauvage, au « chapeau vert », qui, en cette nuit-là, chassait avec ses loups. C'était Wotan, le dieu des ancêtres alémaniques qui « réunissait » ma mère à ses aïeux, c'est-à-dire, négativement, aux hordes sauvages et, positivement, aux... défunts bienheureux. »

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

Jung considère Wotan comme un dieu, un esprit mercuriel, assimilé au diable par les chrétiens et revenu sous les traits de Merlin dans la légende du Graal :

« Ainsi le rêve dit que l'âme de ma mère trouve accueil... par-delà le plan chrétien, dans la totalité de la nature et de l'esprit qui englobe les contraires et leur conflit. » Le lendemain, dans le train, il ressent des sentiments opposés : une immense tristesse mais aussi une joie dans le « tréfonds » de son cœur ; il entend une musique de danse, des rires joyeux « comme si l'on célébrait une noce », ce qui l'empêche de sombrer dans l'affliction :

« Le contraste peut s'expliquer : la mort était ressentie une fois du point de vue du moi et, l'autre fois, du point de vue de l'âme. » Dans le premier cas, elle semble une « catastrophe », une « brutalité horrible », mais dans le second, la mort paraît être un « événement joyeux » : « Dans la perspective de l'éternité, elle est un mariage, un mystère d'union. L'âme... atteint la moitié qui lui manque, elle parvient à la totalité. » Jung évoque, pour illustrer sa pensée, les danseuses sur les sarcophages grecs; les banquets sur les tombes étrusques, les « pique-nique » dans de nombreux cimetières, à la Toussaint.

Jung préconise sans cesse l'apprentissage du détachement en référence à l'infini : « Plus l'homme met l'accent sur une fausse possession, moins il peut sentir l'essentiel, et plus il manque de satisfaction dans la vie... Si nous comprenons et sentons que, dans cette vie déjà, nous sommes rattachés à l'infini, désirs et attitudes se modifient. »

Le passage dans l'au-delà se fait grâce à la relation de plus en plus intime avec le pays des Morts et des ancêtres, c'est-à-dire la réalité de l'âme ; c'est un passage joyeux à condition que soit déjà opérés un cheminement de la vie intérieure, un « effeuillement » de soi par des deuils successifs qui permettent une légèreté et une libération de l'être.